

Une ethnographie des catastrophes est-elle possible ? Coulées de boue et inondations au Venezuela et en France

Julien Langumier et Sandrine Revet

En reprenant pour titre la question posée par Gérard Lenclud, Elisabeth Claverie et Jean Jamin (1984) à propos de la violence, nous voulons interroger ici la possibilité de constituer des catastrophes naturelles en objet de recherche pour l'anthropologie. Tout d'abord, tout comme la violence, la question de la définition de l'objet pose problème tant le terme de catastrophe relève davantage de la qualification d'un événement que de l'événement lui-même. Comment les membres d'un groupe étudié mobilisent-ils une telle spécification ? Mais aussi qu'en est-il pour l'observateur ou l'ethnologue convaincu de travailler sur une catastrophe ?

Au cours de l'ethnographie, la catastrophe apparaît en effet comme un objet fuyant. À mesure que l'enquête tente de s'en approcher, il se dérobe en renvoyant à des échelles de temps plus longues et à des dynamiques sociales ancrées sur le terrain d'étude. L'événement du temps court, de l'exceptionnel, de l'impensable constitué par l'ensemble des mises en récits médiatiques, politiques, techniques ou médicales ne résiste pas longtemps à l'enquête ethnographique de longue durée qui rend compte davantage d'un quotidien catastrophé et d'un ordinaire bouleversé que de l'événement en lui-même. C'est ce clivage que soulignent Alban Bensa et Éric Fassin à propos de l'appréhension de l'événement en sciences sociales, entre les approches qui entendent « montrer comment l'événement est effectivement construit, en particulier médiatiquement » et celles qui tentent de « mettre en place des contextes d'interprétation » (2002 : 8). Ces deux logiques conduisent à des effets contraires : « D'un côté, avec l'explicitation de l'implicite, l'événement aurait toujours déjà été là ; d'un autre côté, avec le dévoilement d'une fiction, il n'aurait jamais tout à fait été là » (Fassin et Bensa, 2002 : 8). Pour dépasser ces deux réductions par le contexte ou la construction, la démarche ethnographique

propose de ramener la catastrophe à une expérience sociale vécue pour poser la question : qu'est-ce qui fait événement localement ? Comment vit-on *avec* la catastrophe, c'est-à-dire tout autant avec la mémoire du drame qu'avec les multiples usages qui peuvent en être faits ?

Gérard Lenclud, Elisabeth Clavier et Jean Jamin soulignent également, comme obstacle au projet d'une ethnographie de la violence, l'impossibilité tant pratique qu'éthique de mettre en œuvre une enquête fondée sur l'observation participante. La catastrophe reste en effet un « discours de l'après » (Berlioz et Quenet, 1999 : 25). Bien souvent, dernier arrivé sur le terrain, après les journalistes, les secouristes, les politiques et les badauds, l'ethnographe n'accède à son objet qu'à travers les témoignages qui circulent dans le temps qui succède à la tragédie, et les traces attestant de l'épreuve traversée. Dès lors, que doit-il enregistrer et collecter des multiples reconstructions de l'événement ? Comment doit-il écouter les témoins ou les survivants qui ont déjà livré et élaboré leur récit dans de multiples contextes d'énonciations impliquant de nombreux acteurs extérieurs ?

Saisir et surtout restituer comment les membres d'une société se saisissent d'une tragédie collective nécessite dès lors d'explicitier les choix qui président à la constitution du matériau empirique, et les modalités selon lesquelles l'enquêteur parvient à conduire son enquête.

Pour mettre en perspective la proposition d'une ethnographie de la catastrophe, nous tenterons d'abord de présenter un rapide état de l'art qui rend compte des recherches sur les catastrophes en sciences sociales et en anthropologie. À partir de nos travaux sur les coulées de boue de 1999 au Venezuela et les inondations de 1999 à Cuxac d'Aude en France, il s'agit ensuite de défendre l'intérêt d'une ethnographie des catastrophes à partir de l'attention portée au quotidien qui se recompose après le désastre, tant dans les interactions inédites entre habitants et « experts » provoquées par la crise, que dans le temps long des dynamiques mémorielles et identitaires ancrées localement.

Faire *avec* la catastrophe : les multiples éclairages de la littérature en anthropologie

Sciences sociales et catastrophes

Au-delà d'un intérêt récent de la part de la philosophie, en France en particulier (Dupuy, 2002 ; Neyrat, 2008 ; *Esprit* 2008), les catastrophes – en tant qu'événements, et non *la* catastrophe comme idée, horizon ou possibilité – ont été travaillées par les sciences sociales depuis plusieurs décennies. S'il n'est pas aisé de donner un aperçu rapide des différents travaux et de leurs principales tendances, tant celles-ci

sont multiples, on peut néanmoins tenter de retracer comment les différentes disciplines ont abordé cette thématique. Il faut mentionner, en premier lieu, les travaux qui, aux États-Unis, se sont développés dans le sillage de la guerre froide, alors que la possibilité d'une attaque nucléaire était redoutée et que les autorités cherchaient à anticiper le comportement des populations. De nombreuses études sur des catastrophes, naturelles ou technologiques, ont été financées dans ce cadre, celles-ci étant considérées alors comme un « laboratoire » pour observer ce qui se passerait lors d'une éventuelle catastrophe nucléaire. Les *Disasters Studies* voient alors le jour, dans les années 1950 et 1960, et le *Disaster Research Center* de l'Université du Delaware est fondé en 1963¹. La sociologie et la psychologie sont les grandes contributrices à ces travaux, à travers une approche par les comportements. Parmi les auteurs les plus importants de ce courant on signalera Enrico Quarantelli et Russell Dynes.

Il est impensable de citer ici l'ensemble des travaux produits par la géographie, qui s'est depuis longtemps intéressée aux catastrophes naturelles, ou même de tenter une analyse de ses différents courants. On se contentera de signaler qu'après avoir centré son approche sur les aléas – ou événements physiques – extrêmes qui produisent les catastrophes, la discipline s'est peu à peu intéressée au contexte social, historique et politique qui permet d'appréhender la « vulnérabilité » en déplaçant la focale d'analyse vers les faiblesses d'une organisation sociale et collective. L'auteur emblématique de cette approche est le géographe canadien Kennett Hewith (1983).

La science politique a également contribué à l'étude des catastrophes, avec une approche, en France notamment, par les « risques collectifs et les situations de crise » (Gilbert, 2002). Ces travaux se sont attachés à comprendre les enjeux qui accompagnent les crises, leur gestion, les jeux d'acteurs qui interviennent, le rôle des médias et les actions des victimes². En France toujours, on soulignera les travaux de sociologie pragmatique qui abordent la question des catastrophes par le biais des alertes (Chateauraynaud et Torny, 1999), des logiques d'accusations et des scandales (Boltanski, Claverie, Offenstadt et Van Damme, 2007).

Enfin, il est important de mentionner le travail des historiens, avec un apport important des travaux français, dont beaucoup sont considérés comme fondateurs, que ce soit dans l'histoire de l'environnement, l'histoire du climat, l'éco-histoire, les représentations de la catastrophe ou l'histoire culturelle du paysage³.

Anthropologie

Bien qu'assez mal connue, peu enseignée et faiblement institutionnalisée, l'anthropologie des catastrophes constitue un réel sous-champ de la discipline. Que l'on y classe des travaux d'anthropologues qui ont étudié des situations de catastrophes survenues sur des terrains où ils travaillaient déjà, ou ceux d'anthropologues

ayant pris spécifiquement pour objet un événement qualifié de catastrophe, l'intérêt de l'anthropologie pour le sujet n'est pas récent. Sans prétendre à l'exhaustivité, nous présenterons ici les principales thématiques étudiées par l'anthropologie des catastrophes, afin de donner un aperçu de l'éventail qu'elles recouvrent. Il est néanmoins difficile de distinguer de véritables « courants » ou « écoles », dans la mesure où nombreux sont les auteurs qui travaillent sur plusieurs des thématiques signalées ici. Le plus emblématique dans cette perspective étant Anthony Oliver-Smith, qui a proposé avec son étude de la catastrophe naturelle de Yungai au Pérou en 1970 une lecture très large de la catastrophe, de son contexte et des étapes de la reconstruction (Oliver-Smith, 1986). Les références que nous signalons ici n'épuisent bien entendu pas l'état de l'art⁴, elles n'ont pour principal objectif que de donner des exemples des travaux qui ont traité la question et d'ajouter à la liste plutôt fournie de la littérature anglo-saxonne quelques travaux européens récents.

L'adaptation, un concept ancien

Historiquement, c'est avant tout en cherchant à comprendre comment des sociétés et des groupes se sont adaptés à des environnements « difficiles » et à des situations « extrêmes » que l'anthropologie a abordé l'étude des catastrophes. Cette approche, qualifiée par William Torry (1979) d'« homéostatique », se concentre sur la capacité des sociétés « traditionnelles » à faire face et à maintenir une stabilité durable dans un environnement rigoureux voire menaçant. Ainsi, parmi les classiques, Edwards E. Evans-Pritchard (1968) a observé les mouvements des Nuer dus aux alternances de sécheresses et d'inondations. Raymond Firth (1959) a montré que suite aux fréquents ouragans qui frappaient l'île de Tikopia dans le Pacifique, de nombreuses règles exceptionnelles étaient mises en place, réduisant l'ensemble des activités sociales afin de rééquilibrer les pertes subies. On citera aussi les différents rituels destinés à écarter la menace d'un désastre, et les stratégies des Uduk du Soudan décrites par Wendy James (1972) pour contrôler les aléas météorologiques. Aujourd'hui, la question de l'adaptation est également au cœur des études portant sur les impacts du changement climatique (Milton, 2008).

Affronter les catastrophes : une approche anthropologique

En anthropologie, de nombreux travaux se sont intéressés à la façon dont les groupes et les sociétés font face aux catastrophes et s'en remettent. Ces travaux se différencient pourtant des approches sociologiques développées par les *Disasters Studies* en ce qu'ils s'attachent moins aux « comportements » ou « perceptions » pris individuellement, qu'aux dynamiques sociales et collectives générées par

l'événement, ainsi qu'aux logiques d'actions développées dans les multiples interactions propres à la situation de catastrophe. Ces travaux étudient ainsi les interactions avec les acteurs de l'assistance (Oliver-Smith, 1986 ; Fassin et Vasquez, 2005), les impacts des politiques de déplacement (Hansen et Oliver-Smith, 1982) ou des programmes de reconstruction (Sliwinski, 2007 ; Benadussi, 2009), rejoignant ainsi les thématiques et les débats des travaux d'anthropologie du développement et de l'aide humanitaire.

Au plus proche de sa ligne fondatrice, l'anthropologie analyse également comment les groupes et les sociétés affectés par une catastrophe mobilisent leur « culture » pour les affronter. Ces travaux sont alors centrés sur la construction d'un sens de l'événement (Oliver-Smith, 1986 ; Revet, 2010) ou sur la façon dont le groupe gère le deuil et la mort collective (Sanchez Carretero et Margry, 2011), mais également sur des réponses que les acteurs des secours ou de l'assistance jugent « irrationnelles » et que l'anthropologie permet d'éclairer d'un autre regard (Signorelli, 1992 ; Langumier, 2008a).

Dynamiques induites par la catastrophe et genèse sociale de la vulnérabilité

D'autres travaux encore, s'inscrivant dans la temporalité de l'après-catastrophe, analysent les transformations politiques ou économiques que l'on peut observer dans le sillage des catastrophes. Ces travaux s'intéressent aux mobilisations des victimes et à leurs modes d'action (Ullberg, à paraître), à l'arrivée de nouveaux acteurs sur la scène politique, comme après le tremblement de terre de Mexico en 1985 (Robinson et al., 1986), à la transformation des hiérarchies sociales « traditionnelles », ou encore, croisant une fois de plus les travaux d'anthropologie du développement, à l'introduction d'une nouvelle économie post-catastrophe avec les interventions des acteurs extérieurs.

Dans une perspective temporelle inverse, certains auteurs s'attachent à montrer le processus par lequel la catastrophe a été rendue possible. Ces travaux analysent, en s'intéressant au contexte historique et socio-économique, la façon dont la vulnérabilité de la société touchée, ou d'un groupe en particulier, s'est construite. Il s'agit alors de faire en quelque sorte la « chronique d'une catastrophe annoncée ». Dans les années 1970, c'est à partir de travaux sur les famines en Afrique que cette approche s'est développée (Copans, 1975), ouvrant sur une posture qui met l'accent, dans une perspective marxiste, sur les relations de pouvoir et les inégalités de ressources des acteurs. Cette approche a donné lieu à de nombreux travaux, souvent pluridisciplinaires. Les anthropologues ayant travaillé dans cette direction (Oliver-Smith, 1994 ; Garcia Acosta, 2005) ont participé à la construction d'un réseau de chercheurs, *La Red de Estudios Sociales en Prevención de Desastres en América latina*⁵ particulièrement actif en Amérique latine.

Anthropologie appliquée

Si certains auteurs revendiquent une posture « appliquée », et espèrent explicitement par leurs travaux participer à la réduction des conséquences négatives des catastrophes⁶, pour de nombreux autres anthropologues, cette approche reste sous-jacente. Les « recommandations » que ces anthropologues formulent alors s'articulent souvent autour de la nécessité de mieux prendre en compte le contexte local, les savoirs des acteurs et leurs capacités, dans la résolution des problèmes posés par la survenue d'un événement catastrophique. La plupart du temps, ces recommandations s'ancrent dans une connaissance de longue durée du terrain ethnographique (Torry, 1986 ; Oliver-Smith, 1992 ; Briones Gamboa, 2008 ; Quesada, 2006). Cette perspective rejoint là encore certains travaux d'anthropologie du développement – sur les déplacements forcés par exemple, ou sur les réfugiés – qui se donnent pour objectif de produire une connaissance susceptible d'orienter les acteurs et institutions qui interviennent dans ces domaines.

Face aux ondes de choc de la catastrophe : l'ethnographie pour appréhender des terrains en recomposition

À la suite des questions formulées en introduction, adossées au texte fondateur de Gérard Lenclud, Elisabeth Claverie et Jean Jamin sur la violence, cette rapide évocation de la littérature souligne l'intérêt qu'il y a à rompre avec le « tropisme de la catastrophe »⁷, pour s'intéresser aux multiples recompositions à l'œuvre sur le terrain. Dans l'ombre du traitement médiatique, des controverses techniques et des instrumentalisation politiques, un des enjeux d'une ethnographie de la catastrophe est de rendre compte de ce qui se passe localement, de suivre la dissolution de l'événement dans l'ordinaire et le quotidien, d'observer les stratégies et les intérêts qui émergent à la suite de la tragédie collective.

Deux thématiques, traitées dans nos travaux respectifs, permettent d'illustrer l'intérêt de cette approche. La première concerne les interactions entre les pratiques des habitants et les dispositifs « experts » de prise en charge des populations. La seconde s'intéresse à la redéfinition des lieux et aux enjeux identitaires qui signent tous deux pour les populations la réévaluation de leurs rapports au territoire et à la communauté.

Au chevet de la catastrophe : des interactions fortes entre habitants et « experts »

Sur un terrain métropolitain, à Cuxac d'Aude touché en 1999 par des inondations catastrophiques ayant causé la mort de cinq habitants et provoqué des dommages dans 80 % de la commune (Langumier, 2008b), l'ethnographie est d'abord caractérisée par des entretiens avec les habitants qui tournent

systématiquement à l'écoute muette des témoignages de la catastrophe. Les récits sont déjà constitués. Quand bien même ils ne racontent qu'un vécu singulier, ils ont été élaborés dans des pratiques de mise en commun du drame, d'échanges avec les voisins ou les parents, de transmission vers les personnes extérieures au village. Une telle construction reflète d'abord le besoin de situer sa propre expérience en référence aux récits des autres. L'inondation introduirait subrepticement une nécessité de comparer, à l'échelle du village, le vécu catastrophique de chacun, pour mesurer si sa propre situation est « normalement » anormale ou « anormalement » anormale. Le récit de la catastrophe permet, de plus, de rendre publics ses faits et gestes au moment où le drame s'est noué, et plus largement, de justifier d'avoir tout fait pour sauver et aider les personnes en danger. Les témoignages sont enfin rendus publics par une importante médiatisation. Certains sinistrés racontent par exemple la catastrophe à travers l'article ou le reportage dont ils ont fait l'objet. Le témoignage relève ainsi dans un premier temps d'un récit public de la tragédie.

Au cours de ces récits, les sinistrés insistent souvent sur l'aspect « psychologique » du drame qui affecte leur « moral ». Ils appréhendent la catastrophe dans les termes de la victimologie, ce qui n'est pas sans questionner la grille d'analyse élaborée au début de l'enquête, qui tend à faire apparaître la dimension collective de la tragédie et établit le caractère public des témoignages. Sur le terrain, une cellule d'urgence médico-psychologique (CUMP) a en effet été mise en place pendant les semaines suivant les inondations. Les actions initiées par les professionnels de santé mentale visent à informer des possibilités de développer des symptômes de stress post-traumatique et tendent à imposer un caractère normatif à l'expérience de la catastrophe, présentée comme pathogène. Ce dispositif d'assistance signe, pour les sinistrés, une reconnaissance extérieure de leur qualité de victimes, et qui plus est, légitimée par l'autorité médicale.

Les soignants témoignent quant à eux de leurs incertitudes sur le caractère médical de leur intervention et critiquent parfois l'utilisation de leur présence pour diffuser, à travers les médias, un message politique qui affirme la prise en charge de la souffrance des victimes par la puissance publique, et qui relègue au second plan les causes de la catastrophe, susceptibles de cristalliser des contestations et des revendications. Une psychiatre qui a coordonné l'intervention lors des inondations du Gard en 2002 déplore par écrit dans le rapport de retour d'expérience, « l'effet magique » qui est prêté à la CUMP par les gestionnaires de la crise. Elle s'en explique en entretien : « Ils sont preneurs de tout ce qui pourrait apaiser le climat social et politique. Eux, leur souci, ce n'est pas en termes de santé, mais eux, c'était 'participation à l'apaisement du conflit' ».

Dès lors, l'interaction se lit dans les emprunts réciproques entre les professionnels de santé mentale qui témoignent, de manière critique, de la dimension sociale

et politique de leur intervention, alors que les habitants adoptent les termes de la victimologie pour rendre compte de l'expérience qu'ils ont vécue.

À partir d'une approche ethnographique, on peut également saisir la façon dont la société « remet de l'ordre » suite à la catastrophe. Parmi ces opérations de remise en ordre, on soulignera l'ensemble des outils dont dispose la société pour penser le désastre, en le mesurant, en le commémorant ou en l'expliquant (Revet, 2007). Au Venezuela par exemple, après d'importantes coulées de boue survenues en décembre 1999 sur le littoral nord du pays, ayant provoqué la mort de plusieurs centaines de personnes et des dommages matériels sans précédent, on a pu observer différentes façons de donner un sens à la catastrophe (Revet, 2010). L'analyse a ainsi permis de mettre en lumière l'existence de trois scénarios qui offrent des cadres de sens et d'action auxquels les acteurs ont simultanément recours. Le scénario religieux qui renvoie l'origine de la catastrophe à un geste divin, propose ainsi comme régime d'action la prière ou les processions, mais également des pratiques visant à « remoraliser » la société. Le scénario naturaliste désigne quant à lui la nature et ses avatars – le fleuve, la montagne, la pluie... – comme principales causes de la catastrophe et propose de prendre des mesures de protection de l'environnement. Enfin, le scénario du risque désigne avant tout les humains, leur défaut de conscience du risque ou leur déni du danger, et propose des mesures qui se regroupent sous le terme de prévention et qui ont pour principal objectif d'éduquer, de former les habitants de la région pour qu'ils « prennent conscience » du risque.

Ces trois scénarios sont convoqués alternativement par les différents acteurs et il est impossible d'associer un scénario à un groupe social en particulier. Les habitants autant que les « experts » ou les acteurs institutionnels et politiques ont recours, en fonction des situations et des interlocuteurs, aux différents registres du religieux, du naturalisme et du risque. Cette porosité entre ces modes d'interprétation, de même que la circulation des acteurs d'un scénario à l'autre, nous permettent de saisir la perplexité que provoque la catastrophe, et l'impossibilité de lui trouver une explication unique et satisfaisante.

Les enjeux sociaux du désastre : production de localité et ressources identitaires

Au Venezuela, on observe que la catastrophe est loin d'avoir pour unique conséquence la destruction. Le regard ethnographique permet ainsi d'éclairer le « contre-champ » de la scène, ce que l'on ne voit pas au premier abord, dans le temps bref des analyses expertes ou médiatiques qui se concentrent sur le bilan des dégâts. Ce déplacement du point de vue met alors en lumière tout ce que les coulées de boue ont produit. En effet, l'État de Vargas, le territoire sur lequel la catastrophe surgit est un *lieu*, au sens anthropologique du terme, c'est à dire un espace à la fois identitaire, relationnel et historique, dans lequel un certain nombre d'individus

se reconnaissent, sont en relation et peuvent trouver les traces d'une histoire commune (Augé, 1994). Or l'événement que constitue la catastrophe produit, par sa seule occurrence, une temporalité en rupture, « ligne de partage immatérielle » (Bensa et Fassin, 2002) entre un avant et un après. Cette temporalité particulière, alimentée par des processus sociaux de qualification, de récit, de reconstruction, de réinvention, a pour conséquence de projeter ce lieu dans une dynamique. Dès lors, le lieu bouleversé par l'événement ne peut être réduit à un espace détruit, mais devient bel et bien un espace à partir duquel de la « localité » (Appadurai, 2001) va être produite. Différentes opérations témoignent de cette dynamique.

Tout d'abord, en décidant de revenir habiter sur les décombres de leurs anciens quartiers et de les reconstruire de façon spontanée, les habitants du littoral vénézuélien réaffirment matériellement le lien qui les unit à leur quartier. Chaque étage construit sur une maison enterrée, chaque mètre de boue enlevé à coups de pelle, chaque brique posée sur un mur détruit, sont des manifestations concrètes de ce lien. Ensuite, en objectivant leur retour et leur décision de reconstruire sur les ruines de la catastrophe, face aux différents experts et institutions qui s'en étonnent ou s'en scandalisent, les habitants élaborent un discours qui renforce la production symbolique de la localité. Vargas, est, par le seul fait que ses habitants actuels et ses anciens habitants aujourd'hui dispersés le décrivent ainsi, un territoire où ils possèdent racines et repères, autrement dit, un lieu d'identification. Vargas, après la catastrophe, est en outre devenu un lieu mythique, sur lequel peuvent s'ancrer les récits des habitants. Les histoires qui évoquent le nombre de morts ou qui relatent *La Tragedia*⁸ et ses aspects dramatiques, comiques ou héroïques, se fixent toutes dans ce lieu et contribuent à consolider sa caractéristique symbolique. Ainsi, les coulées de boue ont détruit physiquement un lieu, mais *La Tragedia* a contribué à produire de la localité.

À Cuxac d'Aude, la catastrophe constitue une nouvelle ressource mobilisée dans les tensions déjà existantes qui opposent les anciens habitants, les natifs, et les nouveaux résidents périurbains. Le village a en effet doublé sa population dans la décennie 1980 en accueillant une population urbaine dans les nouveaux quartiers des Garrigots et des Olivettes, à l'écart du « vieux village » viticole. Dans ce contexte, les entretiens montrent l'importance accordée à l'évocation du passé pour légitimer et affirmer son appartenance au village. Jusqu'alors orphelins d'un passé commun ancré dans l'histoire du lieu, les nouveaux habitants évoquent très volontiers et fréquemment l'expérience des inondations de 1999. La catastrophe constitue pour eux un événement fédérateur au cours duquel les liens se sont resserrés et des amitiés ont été scellées mais aussi un moment fondateur puisque c'est à travers les inondations de 1999 qu'ils affirment pour la première fois leur appartenance au village. La médiatisation des dégâts survenus aux Garrigots et aux Olivettes a, de plus, permis à ces quartiers, jusqu'alors relégués, d'entrer dans l'histoire locale.

En devenant des sinistrés médiatisés, les « étrangers » des nouveaux quartiers sont reconnus comme des Cuxanais par l'extérieur (administrations, associations et médias). À l'inverse, les « anciens » évoquent peu la crue de 1999, qui tend à les diviser entre détracteurs et partisans de la municipalité sur les questions sensibles de la gestion de la catastrophe ou de la distribution des dons. Ils préfèrent évoquer l'âge d'or viticole du bourg de l'entre-deux-guerres en racontant leurs souvenirs de jeunesse, pour consolider le groupe par la figuration du passé dans le présent. Les propos des anciens expriment une « mémoire longue », définie par Françoise Zonabend comme le « temps de la collectivité » (1999 : 291).

Deux mémoires s'expriment donc de manière concurrente : l'une surgie brutalement de l'événement, l'autre ancrée dans le temps long de la collectivité. Les élections municipales de 2001 sont ainsi devenues le lieu d'un affrontement direct entre l'équipe sortante proche des anciens habitants et de nouveaux entrants dans la politique locale issus des quartiers périurbains qui, après avoir vécu les crues de 1999, réclament de participer à la gestion municipale. En ce sens, la catastrophe constitue pour ces « outsiders » (Elias et Scotson, 1997) une ressource identitaire qui provoque ou accélère, tel un catalyseur, la réévaluation des relations entre anciens viticulteurs et nouveaux périurbains.

Conclusion

L'ethnographie permet de comprendre que le « retour à la normale » après une catastrophe est une fiction, et les pratiques des populations montrent que ce qui se joue est plutôt un « retour vers le futur »⁹. Dans ce mouvement, la catastrophe oblige les acteurs en présence à réagir, à répondre, à entrer dans une nouvelle logique d'action, c'est-à-dire aussi à s'engager face à ce qui arrive. Ce contexte agit aussi sur l'ethnologue qui, dans de tels contextes, se retrouve souvent assigné à des places différentes, qui changent au cours de sa présence sur le terrain. Dès lors, une condition méthodologique de l'ethnographie de la catastrophe réside sans doute dans un retour réflexif qui doit rendre compte des rapports changeants que le chercheur entretient, tout comme ses enquêtés, avec le drame (Langumier et Girard, 2006). L'appréhension de ces quotidiens bouleversés et de ces ordinaires catastrophés conduit nécessairement à une anthropologie de l'action, dont une des orientations peut être de restituer la complexité de ce qui est fait de la catastrophe ou avec la catastrophe et ce, dans des interactions multiples entre les pratiques des populations et les interventions institutionnelles ou extérieures au terrain. Il s'agit en effet de ne pas enfermer l'ethnographie dans une perspective culturaliste ou localiste mais, au contraire, d'ouvrir à ces terrains singuliers l'ambition anthropologique de l'articulation du local et du global.

NOTES

1. <http://www.udel.edu/DRC/>
2. Nous renvoyons pour une analyse de ces travaux à l'introduction de l'ouvrage dirigé par Claude Gilbert (2002).
3. Pour un état de l'art sur l'historiographie des catastrophes, voir Quenet (2005 : 45-73).
4. Pour une revue très complète de la littérature anglo saxonne, nous renvoyons à l'article de référence : Oliver-Smith (1996), ainsi qu'à Hoffman et Oliver-Smith (2002). La classification des différentes thématiques que nous avons adoptée ici s'inspire, tout en la repensant, de la typologie proposée par Oliver-Smith dans son article de 1996.
5. <http://www.desenredando.org/>
6. Voir par exemple aux États-Unis la revue *Human Organization* de la Society for Applied Anthropology : <http://sfaa.metapress.com/>
7. Expression de Jean Delumeau et Yves Lequin (1987 : 5), reprise par Thierry Coanus : « C'est parce que la figure de la catastrophe agit en fonction de logiques symboliques par définition autant sociales qu'individuelles, et sur le mode implicite du 'cela va de soi', qu'elle tend à attirer à elle, comme un genre de trou noir, la quasi-totalité de l'analyse » (Coanus, 2000 : 160).
8. La Tragédie. C'est ainsi que l'événement est nommé au Venezuela.
9. Michel Agier utilise cette expression pour qualifier la situation des réfugiés libériens et colombiens face à la norme idéologique du retour chez eux (Agier, 2006).

Bibliographie

Agier, M.

2006 « La force du témoignage », in M. Le Pape, J. Siméant et C. Vidal, édés, *Crises extrêmes. Face aux massacres, aux guerres civiles et aux génocides*, Paris, La Découverte.

Appadurai, A.

2001 *Après le colonialisme. Les conséquences culturelles de la globalisation*, Paris, Payot.

Augé, M.

1994 *Pour une anthropologie des mondes contemporains*, Paris, Flammarion.

Benadusi, M.

2009 « Oggetti multipli, oggetti attraversati. Implicazioni antropologiche dell'Actor-Network Theory nell'etnografia dell'umanitario », in L. M. Lombardi Satriani, éd., *Relativamente. Nuovi territori scientifici e prospettive antropologiche*, Roma, Armando Editore.

Bensa, A. et Fassin, É

2002 « Les sciences sociales face à l'événement », *Terrain* 38 : 5-20.

Berlioz, J. et Quenet, G.

1999 « Les catastrophes : définitions, documentation », Actes du séminaire international *Histoire et mémoire des risques naturels en montagne*, 25-26 novembre, Grenoble : 19-37.

Boltanski, L., Claverie, E., Offenstadt, N. et Van Damme, S. (édés)

2007 *Affaires, scandales et grandes causes de Socrate à Pinoche*, Paris, Stock.

Briones Gamboa, F.

2008 *La Construction sociale du risque : l'isthme de Tehuantepec face au phénomène climatique «El Niño» (Oaxaca, Mexique)*, thèse, Paris, EHESS.

Désastres

- Chateauraynaud, F. et Tornay, D.
1999 *Les sombres précurseurs. Une sociologie pragmatique de l'alerte et du risque*, Paris, EHESS.
- Coanus, T.
2000 « La catastrophe, entre fait brut, perturbation fonctionnelle et appel de sens », in T. Coanus, F. Duchêne et E. Martinais, éd., *La ville inquiète. Développement urbain, gestion du danger et vie quotidienne sur trois sites « à risques » de la grande région lyonnaise (fin XIX^e - fin XX^e)*, Vaulx-en-Velin, ENTPE : 145-163.
- Copans, J. (éd.)
1975 *Sécheresses et famines du Sahel I. : Écologie, dénutrition, assistance*, Paris, Maspéro.
- Delumeau, J. et Lequin, Y. (éds)
1987 *Les Malheurs des temps. Histoire des fléaux et des calamités en France*, Paris, Larousse.
- Dupuy, J.-P.
2002 *Pour un catastrophisme éclairé*, Paris, Seuil.
- Elias, N. et Scotson, J. L.
1997 [1965] *Logique de l'exclusion*, Paris, Fayard.
- Evans-Pritchard, E. E.
1968 *Les Nuer. Description des modes de vie et des institutions politiques d'un peuple nilote*, Paris, Gallimard.
- Esprit*
2008 « Le Temps des catastrophes », 3-4, 2008.
- Fassin, D. et Vasquez, P.
2005 « Humanitarian exception as the rule: The political theology of the 1999 *Tragedia* in Venezuela », *American Ethnologist* 32, 3 : 389-455.
- Firth, R.
1959 *Social Change in Tikopia*, New York, Macmillan.
- García Acosta, V. (éd.)
2005 *La Construcción social de riesgos y el huracán Paulina*, Mexico, Publicaciones de la Casa Chata.
- Gilbert, C. (éd.)
2002 *Risques collectifs et situations de crise. Apports de la recherche en sciences humaines et sociales*, Paris, L'Harmattan.
- Hansen, A. et Oliver-Smith, A. (éds)
1982 *Involuntary Migration and Resettlement: The Problems and Responses of Dislocated People*, Boulder, Westview.
- Hewitt, K. (éd.)
1983 *Interpretations of Calamity*, Boston, Alen and Unwin.
- Hoffman S. M. et Oliver-Smith, A. (éds)
2002 *Catastrophe and Culture. The Anthropology of Disaster*, Santa Fe, School of American Research Advanced Seminar Series.
- James, W.
1972 « The politics of rain control among the Uduk » in I. Cuisson and W. James, éd., *Essays in Sudan ethnography*, New York, Humanities Press : 31-57.

Une ethnographie des catastrophes est-elle possible ?

- Langumier, J. et Girard, V.
2006 « Risque et catastrophe. De l'enquête de terrain à la construction de l'objet », *Genèses* 63 : 128-142.
- Langumier, J.
2008 (a) « Soutien psychologique et culture du risque : deux réponses institutionnelles contraires face aux émotions de la catastrophe », in F. Hernandez, H. Marche et S. Lézé, éd., *Le Langage social des émotions. Études sur les rapports au corps et à la santé*, Paris, Anthropos-Economica : 320-349.
2008 (b) *Survivre à l'inondation. Pour une ethnologie de la catastrophe*, Lyon, ENS Éditions.
- Lenclud, G., Claverie, E. et Jamin, J.
1984 « Une ethnographie de la violence est-elle possible? », *Études rurales* 95-96 : 9-21.
- Milton, K.
2008 « Anthropological Perspectives on Climate Change », *The Australian journal of Anthropology* 19, 1 : 58-62.
- Neyrat, F.
2008 *Biopolitique des catastrophes*, Paris, Éditions MF.
- Oliver-Smith, A.
1986 *The Martyred City. Death and Rebirth in the Andes*, Albuquerque, University of New Mexico Press.
1992 « Disasters and development », *Environment and Urban Issues* 20(1) : 1-3.
1994 « Peru's five hundred years earthquake: vulnerability in historical context », in A. Varley, éd., *Disasters, Development, and Environment*, Londres, Wiley : 3-48.
1996 « Anthropological Research on Hazards and Disasters », *Annual Review of Anthropology* 25 : 303-328.
- Quenet, G.
2005 *Les Tremblements de terre aux XVII^e et XVIII^e siècles. La naissance d'un risque*, Seyssel, Champ Vallon.
- Quesada, C.
2006 *Vivre sur une île-volcan. Approche anthropologique des relations entre hommes et volcan à Niuafo'ou (Tonga, Polynésie Occidentale)*, thèse de doctorat, Paris, EHESS.
- Revet, S.
2007 *Anthropologie d'une catastrophe. Les coulées de boue de 1999 sur le Littoral central vénézuélien*, Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle.
2010 « Le sens du désastre. Interprétations politiques et religieuses des responsabilités d'une catastrophe 'naturelle' au Venezuela en 1999 », *Terrain* 54 : 10-27.
- Robinson Scott S., Hernandez F., Mata, Y., Castrejon, R. et Russell, B.
1986 « It Shook again. The Mexico City Earthquake of 1985 », in A. Oliver Smith, éd., *Natural Disasters and Cultural Response. Studies in third World Societies* 36, Williamsburg, VA, coll. William and Mary : 81-122.
- Sanchez Carretero, C. et Margry, P. J. (éds)
2011 *Grassroots Memorials: The Politics of Memorializing Traumatic Death*, Oxford-New York, Berghahn Books (à paraître).
- Signorelli, A.
1992 « Catastrophes naturelles et réponses culturelles », *Terrain* 19, Paris : 147-158.

Désastres

Sliwinski, A.

2007 « Désastre humanitaire dans la vallée des hamacs : les logiques de la reconstruction au Salvador », *Anthropologie et Sociétés* 31, 2 : 113-131.

Torry, W. I.

1979 « Anthropological Studies in Hazardous Environments : Past Trends and New Horizons », *Current Anthropology* 20, 3 : 510-540.

1986 « Drought and the government village emergency food distribution system in India », *Human Organization* 45 : 11-23.

Ullberg, S.

[à paraître] « De inundados a Inundados : Posdesastre y Movilización Social en Santa Fe, Argentina » in S. Visacovsky, éd., *Estados Críticos. Estudios sobre la experiencia social de la calamidad*, Buenos Aires, Editorial Antropofagia.

Zonabend, F.

1999 [1980] *La Mémoire longue*, Paris, Jean-Michel Place.